

Lorsque l'heure du départ fut venue, j'accompagnai Jouchka au village d'en-haut, où depuis un mois déjà elle avait pour tâche d'animer des groupes d'enfants. Nous étions debout l'un devant l'autre, pareils à deux adolescents maladroits, en faisant semblant de ne pas savoir que l'on s'aimait déjà. Comme tout serait différent après cette rencontre providentielle, ce grand à-coup de l'âme : la beauté, la joie, la vie, son sens... La vie reprenait son cours, il fallait continuer de la choisir, sortir de la sphère d'amour et de l'état de grâce dont nous venions d'être les élus temporaires. Nous craignions au fond que notre volonté, livrée à elle-même, ne se présente par trop ordinaire. Mais c'était sans compter sur l'Esprit, lequel ne cessait d'habiter en nos cœurs, pourvu que nous restions en état d'amour pour l'accueillir.

Dans le silence à peine troublé par le lointain écho des clameurs d'enfants, elle avait dans le regard quelque chose de si troublant, la petite Hongroise, que le mot pour le dire reste à inventer. À la seconde précise où sa silhouette se volatilisa dans l'ombre du feuillage, me vint l'intuition confuse qu'un pacte secret venait d'être scellé entre nous, que rien ne pourrait défaire, ni les frontières du temps ni celles des hommes. Un pacte dont les termes nous seraient révélés un jour prochain. Je savais aussi l'absolue souveraineté de la Providence et j'avais au cœur assez d'ardeur mystique pour entretenir la certitude que tout ce que nous venions de vivre était beau et signifiait comme le premier mot d'un serment.

*(Chap. 2, "Le Mystère sacré de Taizé")*